Arundhati VIRMANI, ed., *Political Aesthetics. Culture, critique and the everyday*

Abingdon, Routledge, coll. Interventions, 2016, 214 pages

Ioanna Vovou

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16406>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.16406

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2018

Pagination : 344-346

ISBN : 978-2-8143-0543-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Ioanna Vovou, « Arundhati VIRMANI, ed., *Political Aesthetics. Culture, critique and the everyday* », *Questions de communication* [En ligne], 34 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 08 janvier 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16406> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.16406>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0

Arundhati VIRMANI, ed., *Political Aesthetics. Culture, critique and the everyday*

Abingdon, Routledge, coll. Interventions, 2016, 214 pages

Ioanna Vovou

RÉFÉRENCE

Arundhati VIRMANI, ed., *Political Aesthetics. Culture, critique and the everyday*, Abingdon, Routledge, coll. Interventions, 2016, 214 pages

- 1 *Political Aesthetics. Culture, critique and the everyday* est un ouvrage qui se donne pour objectif de penser les entrelacs complexes de l'esthétique avec les champs social, culturel et politique dans les sociétés contemporaines. Dans un contexte de crise politique et économique des sociétés et démocraties contemporaines, il vise à examiner les façons dont les pratiques artistiques – traditionnelles ou innovantes – peuvent acquérir un pouvoir subversif inattendu, participant à la reconfiguration des relations entre pouvoir, protestation, émancipation et vie quotidienne. Le but étant de nourrir le débat sur les nouveaux enjeux de l'esthétique en tant que droit inabrogeable des citoyens dans leurs pratiques et vies quotidiennes.
- 2 La démarche des contributeurs renvoie directement à une osmose du dialogue scientifique qui a vu le jour au sein du séminaire de recherche (*workshop*) *Political Aesthetics of Power and Protest* organisé en 2012 à l'Université de Warwick (Royaume-Uni), puis enrichi et élargi au sein du Centre Norbert Elias (École des hautes études en sciences sociales, Centre national de la recherche scientifique, Avignon Université, Aix-Marseille Université, France) à Marseille par des rencontres entre chercheurs en sciences sociales. Au cœur de l'ouvrage, nous trouvons la question cruciale des rapports ambigus entre esthétique, art et culture, d'un côté, et pouvoir, de l'autre. Dès l'introduction de l'ouvrage (pp. 1-10), Arundhati Virmani précise que l'argument de

l'autonomie de l'art (l'art pour l'art) ne tient pas à une analyse historique ; bien au contraire, dans la tradition de pensée de Walter Benjamin, Roland Barthes et, plus récemment, Jacques Rancière, l'esthétique devient un principe analytique dans le but d'appréhender les expériences et événements sociaux, culturels et politiques. L'apport fondamental du travail d'Hannah Arendt (*The Human Condition*, Chicago, University of Chicago Press) en 1958, concevant le monde en tant que spectacle et espace d'action et pointant sur la relation entre « action » et « apparence », marque déjà une rupture avec l'idée de la préservation de l'autonomie de l'art qu'on trouve chez Theodor W. Adorno (*Théorie esthétique*, trad. de l'allemand par M. Jimenez, Paris, Klincksieck, 1995 [1970]). Suivant les travaux de Paul Veyne (*Le Pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Éd. Le Seuil, 1976) qui remonte jusqu'aux temps romains afin d'explorer les liens entre art et pouvoir et l'instrumentalisation de l'art en tant qu'outil de gouvernance, Arundhati Virmani note la dimension diachronique de cette problématique. Dans cette optique des liens inextricables entre culture et politique, l'ouvrage se divise en trois grandes parties : « L'esthétique dans la culture politique » ; « Le pouvoir de la critique esthétique » ; « Le quotidien comme esthétique ».

- 3 Dans la première partie, on trouve les analyses de trois cas de figure. Rachel E. Johnson et Shirin M. Ray (pp. 13-29) analysent de façon croisée les fresques du parlement indien et les tapisseries keiskamma du parlement sud-africain en tant qu'actes de réécriture symbolique et de performance politique, légitimant les élites post-colonialistes dans les deux pays. Ensuite, la contribution de Simonetta Falasca-Zamponi (pp. 30-48) sur l'instrumentalisation de la symbolique esthétique dans l'Italie mussolinienne prolonge l'analyse de Walter Benjamin et pointe le double jeu du fascisme, à savoir l'instrumentalisation en même temps que la falsification des principes esthétiques. Concluant cette première partie, Arundhati Virmani (pp. 49-68) elle-même explore un cas de figure de coexistence paradoxale entre une esthétique à la fois de pouvoir et de contestation en analysant celle du sacrifice développée par Gandhi en Inde. L'auteure s'attache à expliquer le double essor de ce processus, à savoir le discours populiste, d'une part, et l'accent à nouveau mis sur la nécessité d'une éthique publique pour accompagner le processus démocratique, d'autre part.
- 4 La deuxième partie de l'ouvrage s'ouvre sur un texte de Jean-Christophe Sevin (pp. 71-86) sur l'essor de la musique rave en France dans les années 1990 qui étudie notamment le glissement de cette dernière d'un caractère contestataire et alternatif vers une normalisation et une institutionnalisation. Le succès du mouvement rave a conduit à une intériorisation des modèles hiérarchiques que ses membres voulaient – à l'origine – dénoncer. Ensuite, ayant travaillé pour un journal italien dans les années 1980, le photographe Franco Zecchin (pp. 87-105) éclaire, selon une démarche analytique réflexive, la valeur critique de l'esthétique photographique, notamment celle de ses propres photographies concernant la mafia. En tant qu'acte de mémoire et de récit critiquant la mafia, le photographe/auteur porte un regard réflexif sur les photographies, leur fonction informative, sensibilisatrice, iconographique et de témoignage. L'intention narrative et militante de leur créateur n'est pas occultée pour autant et considérée tel un « acte performatif » dans le but de maintenir vivante la mémoire du phénomène mafieux, de le comprendre et de le combattre ; d'autant plus aujourd'hui que la mafia se « modernise » et évite de se donner en spectacle. Ce texte se réfère aussi aux enjeux de décontextualisation et recontextualisation de la photographie, échappant parfois aux intentions de l'auteur – par exemple, voir la publication de sa photographie du « baiser mafieux » hors contexte culturel et social

dans des journaux non italiens. L'exemple donné de d'une photographie de l'assassinat d'un membre de la mafia utilisée par un parti italien néofasciste (sans l'autorisation du photographe) puis par la firme Benetton (avec son autorisation) va dans ce même sens des appropriations plurielles de la photographie, tout en pointant sur sa valeur d'échange commerciale, inextricablement liée à la production de significations multiples. Enfin, dans le dernier chapitre de cette partie de l'ouvrage, Rashmi Varma (pp. 106-126) interroge le pouvoir esthétique des photographies dans le but de regarder de façon différente les tribus adivasis en Inde ; le paradoxe qui consiste à perpétuer une vision de dépossession et de voyeurisme propre à la modernité de notre temps se trouve au cœur de sa problématique.

- 5 La troisième partie, « Le quotidien comme esthétique », interroge les frontières poreuses entre art et vie ordinaire en quatre chapitres. Dans le premier, l'artiste-marcheur Hendrik Sturn (pp. 129-139) explore les perceptions de l'espace-promenade créé en 2013 en région marseillaise, conçu par un collectif « d'artistes-promeneurs » dans le cadre du programme « Marseille, capitale européenne ». Hendrik Sturn inscrit sa démarche dans un processus d'esthétique « épaisse », renvoyant à la tradition philosophique de la « description épaisse » (« *thick description* ») et d'analyse herméneutique qui cherche à comprendre et appréhender les activités humaines dans leur dimension anthropologique. Ici, l'auteur mobilise la notion de « *taskscape* » (voir Tim Ingold, « The Temporality of the Landscape », *World Archaeology*, 25 (2), 1993, pp. 152-174) associant travail et tâches accomplis par les humains avec paysage. Ainsi les activités humaines, industrielles et post-industrielles se superposent-elles, remaniant la notion de « paysage ». L'importance d'un objet matériel ordinaire, en l'occurrence le rouet, introduit sur la scène politique indienne par Gandhi dans les années 1920 en tant que symbole performatif d'une activité alliant le corps et l'esprit est discuté par Rebecca M. Brown (pp. 140-158). En effet, l'activité de filage incarnant la *swarāj* (que l'on pourrait traduire par le mot *autosuffisance*) qui renvoie à la concentration et la maîtrise de soi est devenue l'élément central du programme de Gandhi. L'auteur explique la façon dont le filage a incarné l'idéal collectif de l'équité radicale (« nous pouvons tous filer »). Ensuite, Leslie J. Moran (pp. 159-180) prend comme objet d'étude le rituel de la procession annuelle des juges de la Cour Suprême à Londres et analyse les symbolismes de cette mise en spectacle pour l'image de l'institution judiciaire. Puis, employant le terme *artpolitics*, en tant que configuration conceptuelle des enchevêtrements entre art et politique et interrogeant l'idée centrale de Jacques Rancière sur le « partage du sensible », Maria Tamboukou (pp. 181-200) traite de l'œuvre de May Stevens, artiste américaine, féministe, militante politique et issue de la classe ouvrière.
- 6 L'ouvrage se termine par l'épilogue d'Emmanuel Pedler (pp. 201-208) qui, sous un éclairage sociologique, privilégie une vision de la culture comme un *continuum*, c'est-à-dire qui consiste à porter un regard holistique, non segmenté, sur les différents registres de l'activité humaine (éthique, artistique, culturel, social, technologique). L'auteur reconnaît cette même démarche dans l'ouvrage et note la dimension transnationale de ce dernier. *In fine*, la marque distinctive de ce livre est la visée pragmatique de l'analyse des pratiques artistiques, culturelles et citoyennes dans les démocraties contemporaines qui sont mises en lumière : il allie le regard analytique de la recherche et l'intervention à caractère civique.

AUTEURS

IOANNA VOVOU

CIM, université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, Panteion University of Social and Political Sciences,
F-75005
ioannav[at]wanadoo.fr